

大海
畫
前



Ji DAHAI est né en 1968 dans une Chine en pleine révolution culturelle. Issu d'une famille de médecins, il grandit dans une résidence militaire de Pékin. Dès son plus jeune âge, son grand-père l'initie à la calligraphie. Il apprend plus tard la peinture auprès de l'artiste Lai Shaoqi qui lui fait découvrir les grands maîtres chinois, Shen Zhou, Shi Tao, Huang Binhong.

C'est pourtant dans la prestigieuse école de langues étrangères Waifu et l'Université de Beiwai à Pékin que Ji Dahai choisit de faire ses études. Après dix années d'apprentissage du français et de la littérature française, il décide d'ouvrir son atelier dans le village d'artistes de Songzhuang, à l'Est de Pékin.

HÉRITIER D'UN ART CHINOIS TRADITIONNEL, il aime peindre l'aube et la rosée, la montagne, les peupliers blancs ou les champs de coquelicots. Fidèle à la finesse de l'encre de Chine, ses supports favoris sont la soie et porcelaine. Mais Ji Dahai aime également faire place dans ses œuvres à une recherche personnelle, inspirée de l'esprit bouddhiste et d'une touche très contemporaine. Grand amateur de poésie, son ami poète Shu Cai dit de lui qu'il « écrit ses poèmes avec sa peinture ».

En 2005, après avoir parcouru les routes de pèlerinages bouddhistes et taoïstes, il poursuit sa quête spirituelle en France sur les Chemins de Compostelle.

Pour l'artiste-peintre, LA COMPRÉHENSION DE L'AUTRE PASSE PAR L'EXPÉRIMENTATION DE LA SPIRITUALITÉ UNIVERSELLE.

Lors de son voyage, il prend le temps de s'arrêter à chaque lieu d'inspiration pour esquisser un croquis qui lui servira de base pour de futurs

大海
魚
前



dessins, synthèse poétique entre sa culture asiatique et la mystique chrétienne du chemin. JI DAHAI RÉINCARNE LE LETTRÉ CHINOIS.

Il est aujourd'hui installé dans la cité romaine d'Arles. Fondateur de « La Cour des Calligraphes », il enseigne la calligraphie chinoise et partage ainsi sa passion de l'art du pinceau.

UNE LONGUE VIE JOYEUSE SE CONSTRUIT DANS SON JARDIN.

« Un jour, en arrachant les « mauvaises herbes » de mon jardin, j'ai commencé à me poser des questions, quel était leur nom, leurs vertus... et j'ai fini par laisser pousser librement les orties, le pourpier, l'armoise et la bardane pour les observer et les peindre. Tel a été le point de départ de ce livre. Je voudrais attirer l'attention sur la vie des plantes sauvages, des simples, un petit sujet pour certains que je voudrais rendre plus grand, ou tout simplement à sa juste valeur. Le vivant est « Un », là où nous sommes, sur chaque morceau de terre. Dans ce « Un » le ciel, la terre et l'homme sont indissociables. En chinois, Tiandiren en est un seul mot. Incapables de réaliser la photosynthèse, nous dépendons de ces simples qui, malgré tous les dommages que nous leur infligeons, résistent et continuent à nous nourrir et nous soigner. Toute espèce disparue réapparaît sous d'autres formes. La nature nous considère comme une partie d'elle-même, elle garde son Yi. Quand notre corps souffre, il nous suffit d'ouvrir les yeux : LA NATURE A PLACÉ PRÈS DE NOUS TOUT CE QU'IL FAUT. »